DEUX FIGURES MYTHIQUES DE LA MODERNITÉ : DON QUICHOTTE ET HAMLET

Mariana BOCA
mariana_boca_ro@yahoo.com
Université « Ştefan cel Mare » de Suceava (Roumanie)

Abstract: *The study focuses on the interpretation of two heroes who become mythical figures of literary modernity: Don Quixote and Hamlet. Don Quixote, the sage of good intentions, allegorically sums up the utopian spirit of modernity, the experiences of so many visionaries who wanted to rebuild the world according to their ideas of what is good. Thus, Hamlet and Don Quixote prophetically focus on the demiurgic modernity that follows them and show with precision the irreversible path of the choices made by the inner man who cultivates wild heads and lets peaceful heads sleep.*

Keywords: *modernity, Don Quixote, Hamlet.*

Miguel de Cervantes Saavedra, né en 1547, finit la première partie de son roman *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* en 1604 et le roman tout entier un an avant sa mort, en 1615. William Shakespeare, né en 1564, publie la tragédie *Hamlet* en 1603, bien que la première représentation de sa pièce ait eu lieu vers 1600.

Il est étonnant que Shakespeare et Cervantes, chacun vivant à l'époque dans un empire différent et dominant, assumant peut-être l'énorme énergie d'affirmer la société qui les façonne et ses idéaux structurels, ayant des destins et des biographies extrêmement différents, créent, pratiquement, simultanément et indépendamment l'un de l'autre, deux êtres fictifs tellement complexes que, jusqu'à présent, la conscience de tout lecteur qui traverse les mondes de Cervantes et de Shakespeare s'autoévalue, à ce moment de son existence et à travers ces figures, toujours inépuisables selon l'énergie libérée dans l'esprit du lecteur.

Mais d'autre chose reste encore plus significative. La conscience du lecteur des deux derniers siècles tend à discerner rapidement et efficacement l'identité de l'homme européen moderne à travers la mentalité de Don Quichotte et de Hamlet, donc à travers leur manière spécifique de penser et d'agir. Il faut absolument prendre en compte un détail biographique, une coïncidence ironique, aidant les héritiers de Cervantes et de Shakespeare

BDD-A31657 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:37 UTC)

– les gens de nos jours – à s'unir dans une association complémentaire obligatoire : les deux meurent très probablement le même jour : le 23 avril 1616.

Au cours des quatre derniers siècles, Don Quichotte et Hamlet sont devenus des héros mythiques de la modernité, des figures tutélaires grâce auxquelles nous pouvons relier toute la culture produite par l'homme moderne dans une histoire allégorique très claire, visant le positionnement de la conscience moderne, dans la plupart des hypostases, par rapport à Dieu, à elle-même et à l'altérité. Une bibliothèque écrasante de livres a déjà été écrite sur les deux auteurs et sur leurs héros, en particulier. Faut-il dire quelque chose de plus ? Pas du tout. Mais cela peut être utile, puisque la rencontre avec les deux représente une expérience personnalisée.

Pour moi, regardant dans l'intériorité projetée dans la littérature, si brève, humble et fragmentaire, les deux ne devraient pas manquer. Pour écrire à propos de Don Quichotte et de Hamlet, j'ai été obligée, tout d'abord, de ne pas oublier ce que j'avais lu dans la bibliothèque qui leur avait été dédié, pour me souvenir de ma première rencontre avec eux, car à partir de cette émotion, la connexion de mon esprit s'est développée avec les deux figures, des jumeaux et, en même temps, opposées dans leur esprit.

Ma dernière lecture sur Don Quichotte et Hamlet rationalise l'émotivité de la première lecture. Sans être spectaculaire en quelque sorte, elle concentre tout ce que je sais de la modernité. Elle reformule, en fait, le fameux sophisme de Protagoras, tellement évoqué, il est vrai, quand il s'agit de la modernité, mais qui, dans ma démonstration, devrait acquérir une signification minimale particulière. « L'homme est la mesure de toute chose : de celles qui sont, du fait qu'elles sont ; de celles qui ne sont pas, du fait qu'elles ne sont pas », a déclaré le philosophe pré-socratique, inspirant la légitimation des humanismes inventés par les modernes. Don Quichotte et Hamlet m'invitent à reformuler, dans toute perspective que je les refléterais : *l'homme* veut être *la mesure de toute chose, de celles qui sont comme elles sont et de celles qui ne sont pas*, mais c'est lui seul qui découvre que ce n'est pas possible.

Les deux héros quittent d'abord le monde, descendent dans leur homme intérieur, ils y fondent conformément à leurs lois tout ce qu'ils admettent recevoir de la réalité, selon leur propre raison, sans consulter personne, ni quelque Maître. Et ils *y* construisent avec audace, un grand *alter-ego*, surhumain - leur *héros* qui les dirige, avec son *savoir* sur le monde, qui se nourrit des livres, mais qui ne s'identifie pas, en fait, à eux. Hamlet et Don Quichotte, les héros mythiques de la modernité sont suffisants pour eux-mêmes, ils ne sont pas de disciples et ils ne suivent aucun Maître.

Tous les modèles qu'ils utilisent sont reformulés, transformés en ingrédients ou en sources d'inspiration pour une attitude totalement nouvelle à l'égard du monde. Les héros des romans chevaleresques qui ont inspiré Don Quichotte ne sont en aucun cas des héros fous de l'auto-illusion, isolés dans leur propre monde. Don Quichotte ne s'identifie pas du tout à eux, mais à sa propre projection, inspirée par les livres. Les livres lus par Hamlet ne lui disent pas non plus quoi faire et comment penser. Il fabrique tout seul son comportement et son scénario mental qui le dirige dans ses actions.

Armés de ce nouvel homme intérieur, identifiés au Héros sauveur ou révolutionnaire imaginé dans la solitude, les deux retournent dans le monde comme triomphants, guerriers et *fous*, tout en exigeant qu'il se laisse façonner selon l'image de leur homme intérieur, d'où ils appellent à la soumission ce Héros autoritaire et omniscient.

Par conséquent, l'homme intérieur de Don Quichotte et de Hamlet se construit en force et il est content de lui-même. Finalement, il tombe dans l'admiration de soi tout en contemplant anxieusement le mal extérieur, le mal du monde. Le conscient de cet homme intérieur décide qu'il *connaît* la vérité, qu'il est *connaisseur*, non précaire. Il affirme clairement

BDD-A31657 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:37 UTC)

savoir faire la différence entre ce que le monde est et ce qu'il *devrait* être. De cette perspective, le *monde* est celui qui est malade à cause de la précarité, et non pas l'homme intérieur de Hamlet et de Don Quichotte.

L'homme intérieur des deux héros a un grave problème avec le monde, pas avec lui-même : il veut changer le monde pour satisfaire son *ego*. Étant extrêmement territorial, l'homme intérieur de Hamlet et de Don Quichotte crée un scénario existentiel paradoxal. Il est super concentré sur lui-même, mais il accumule tellement d'énergie grâce à la confiance en soi, il acquiert un tel sentiment de pouvoir et de savoir de sorte qu'il ne peut pas consommer cette force qu'en dehors de lui.

C'est pourquoi il veut conquérir le monde à tout prix et le remodeler selon sa propre imagination éthique. Et ce scénario paradoxal et ultime, dès qu'il devient fonctionnel, expose l'homme intérieur hamletien et son monde à la souffrance et, finalement, même à la destruction ; et l'homme intérieur de Don Quichotte entraîne son monde et lui-même dans la confusion, l'ambiguïté et l'inquiétude imprévisible.

Préfiguré par Cervantes et Shakespeare, l'homme intérieur moderne est décrit avec précision par un autre contemporain, Michel de Montaigne (1533-1592), qui en 1580 écrivait à ses héritiers. Tout comme Hamlet et Don Quichotte, l'homme intérieur de Montaigne est un maître et un enseignant pour lui-même et il ne recherche plus la perfection, mais la révélation de sa précarité. C'est précisément l'évocation de son conscient précaire qui devient le savoir et le contact de la vérité, dans un processus inverse de l'héroïsme envers le chrétien et le socratique.

Si pour Socrate et pour les saints chrétiens, c'est héroïque de vivre dans leur homme intérieur et de le dépasser, c'est précisément en renonçant à lui-même et en s'unissant progressivement à la vérité divine, pour l'homme moderne de Montaigne, Shakespeare et Cervantes, à l'inverse, c'est héroïque d'affirmer leur intériorité stricte et authentique, peu importe son apparence, et de la placer au-dessus du monde *extérieur*.

Le monde dans lequel Hamlet, Don Quichotte ou Montaigne se déplacent *n'est pas* encore moderne. C'est pourquoi, par opposition, la dynamique interne des deux héros est mise en évidence très bien et ils deviennent, d'une manière très accélérée, des origines précises de l'homme intérieur moderne. Du point de vue du monde de Hamlet et de Don Quichotte, présent comme un écho dans la conscience textuelle, *ils* sont fous, mais pour Don Quichotte et Hamlet le *monde* est fou. Le monde est tordu, malade du mal, déchu, c'est comme cela qu'ils pensent tous les deux. Et ce monde égaré a besoin, disent-ils, d'un sauveur. Et, par leur pouvoir, tous les deux s'attribuent le rôle de sauveur, mais de manière opposée, peut-être complémentaire, produisant différents scénarios existentiels et différentes conséquences.

Don Quichotte s'efforce avec optimisme, aveugle à l'humiliation, aux moqueries, au ridicule, à la cruauté, à convaincre les gens qu'ils sont comme il les voit et non comme ils se représentent (eux-mêmes) dans leur esprit. Et Hamlet fait la même chose, mais avec de la colère, de la haine, de la déception et avec beaucoup de mépris.

Don Quichotte parvient ainsi à contaminer pendant quelque temps son humble monde avec l'illusion qu'il peut être autrement, grand, bon et beau, droit ou confus, protoplasmique, incertain de sa consistance et de sa réalité. Et Hamlet mène son monde chargé d'assassinat et de trahison jusqu'à la mort, le forçant à faire face à sa nullité, à sa méchanceté et à sa laideur.

Dans lequel des mondes modernes aimerions-nous voyager au moins, sinon vivre, dans le monde de Don Quichotte ou dans celui de Hamlet ? Y a-t-il des mondes modernes ? Don Quichotte et Hamlet désirent avec ardeur être « la mesure de toute chose : de celles qui sont, du fait qu'elles sont ; de celles qui ne sont pas, du fait qu'elles ne sont pas ».

BDD-A31657 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:37 UTC)

Les mots de Protagoras acquièrent un contenu étrange, en les associant à Hamlet et à Don Quichotte, nous révélant que de nombreux scénarios majeurs qui ont déterminé l'évolution de la modernité, sinon tous, sont porteurs de cet étrange héroïsme frappé d'une absurdité tragique, lorsqu'on pense à Hamlet, et par des chimères destructrices, par des (auto)illusions, lorsque nous nous tournons vers Don Quichotte.

L'homme intérieur de Don Quichotte se nourrit de romans de chevalerie au point de nier le monde réel et de se faire sa propre idée du monde, en se rapportant seulement à sa propre raison. L'humanité évoquée dans ces livres en est une qui, par essence, aspire à la perfection, vit à l'horizon d'un idéal. Le chevalier est presque un rédempteur : il sauve le bien, il guérit la souffrance, il célèbre la beauté.

Cervantes, cependant, ridiculise le monde idéalisé des romans chevaleresques et, de la sorte, l'homme intérieur de Don Quichotte lui-même. Pourquoi vraiment ? La conscience textuelle de Cervantes, verbalisée dans la voix du narrateur, demande au lecteur toute la complicité et tout le consentement pour ironiser les chevaliers, puis Don Quichotte, pour au moins deux raisons possibles, toutes les deux problématisant les relations entre la réalité – l'idéal, la réalité mentale – la réalité historique, la volonté – la liberté.

Ainsi, le ridicule peut indiquer le scepticisme radical de Cervantes sur la nature humaine et sa capacité à poursuivre un idéal. En même temps, l'attitude de Cervantes est aussi le début d'un jeu subtil et grave avec le conscient du lecteur, incité à trouver ses propres ressources pour tenir tête à l'ironie du conteur, tout en soutenant la possibilité du bien, de la beauté et de la justice.

La folie de Don Quichotte confronte le lecteur au problème suivant : l'intervention dans le destin de l'autre, sous le signe de bonnes intentions, est-elle légitime ? Appartient-elle à la manifestation du bien ou est-ce tout au plus une illusion du bien ?

La folie de Don Quichotte provient d'une métamorphose rapide de l'homme intérieur, en quelques étapes. Tout d'abord, il emmène son homme intérieur dans un monde imaginaire et il s'identifie au Chevalier errant qu'il fait naître. Puis, il fixe son regard sur le monde extérieur et il décide que c'est le territoire que le chevalier errant doit s'assigner tout seul, car le monde malade et dangereux aurait besoin d'être guéri et défendu.

L'homme intérieur de Don Quichotte est convaincu que le monde l'attend pour le sauver et il serait perdu sans son aide. Don Quichotte associe le mal du monde à son retard, pour légitimer son action et pour s'attribuer des responsabilités que personne ne lui demande. Son orgueil est énorme et la fierté qui l'anime est déconcertante, car elle se présente sous la forme d'une humilité apparente. Le mécanisme intérieur de Don Quichotte est propre au visionnaire. Il construit une projection sur la réalité dans l'espace de son propre esprit, lui attribue la qualité d'être le *bien*, le vrai, puis s'efforce de l'installer dans l'esprit des autres, par un transfert basé sur l'influence autoritaire sur l'altérité.

C'est pourquoi, dans l'esprit de Sancho, le fou Don Quichotte devient progressivement le *visionnaire* Don Quichotte, qui a une réponse à tout problème et un avis formé pour toute situation. De cette façon, la folie de Don Quichotte est légitimée, elle devient une sagesse possible. L'illusion dans l'esprit de Don Quichotte passe dans l'esprit de Sancho, le contamine et lui apprend à voir les visages latents de la réalité ou à les inventer. Y a-t-il quelque chose de bon ou de mauvais dans l'esprit de Sancho, sous l'influence de Don Quichotte ? C'est probablement la question la plus difficile que Cervantes nous adresse.

Vers la fin de l'histoire, après que Sancho ait réussi à duper Don Quichotte et à le ramener à la maison, Don Quichotte est effrayé par la vue d'un lapin qu'il perçoit comme un *malum signum*. La réaction de Sancho est extrêmement significative. Sancho sait déjà faire des illusions autonomes. Il joue facilement avec la réalité et la place ironiquement dans une forme

BDD-A31657 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:37 UTC)

qui lui convient. Tromper Don Quichotte est un acte facile pour lui, parfaitement conscient du jeu qu'il joue et de la fausseté de sa projection sur la réalité. Il agit comme l'apprenti sorcier. L'épisode marque les conséquences de l'enseignement de Don Quichotte. Une fois que l'aventure de (l'auto)illusion commence, la réalité devient volatile, incohérente.

Plus sérieusement, qui décide quelle est sa vraie nature ? Qui légitime la vérité ? Le problème posé par Cervantes est le suivant : que se passe-t-il lorsque Don Quichotte n'est plus seul et se multiplie ? Comment sera le monde quand les disciples de Don Quichotte se multiplient ? Dans les pages du livre, Don Quichotte se défend. Le visionnaire défend son droit à l'idéal ; il nous demande rhétoriquement s'il est malfaisant de mépriser les plaisirs de ce monde et de rechercher les chemins pavés de l'immortalité. Le visionnaire est très fier, il n'a aucun doute sur ses actions et il bloque tous les reproches, revisitant toujours les bons objectifs qu'il poursuit et ses bonnes intentions.

Pouvons-nous attribuer une nature chrétienne au chevalier errant, comme les interprètes de Cervantes le faisaient-ils parfois ? Bien sûr, la tentation est grande, mais même la conscience textuelle du conteur nous avertit fermement que, malgré tous les efforts, le chevalier errant *n'est pas* un sauveur, mais une sorte de sorcier fou, un rêveur qui perturbe les réalités. Alors qui est Don Quichotte ? Un bon rêveur ou un faux libérateur ? Est-ce que la folle croyance en sa propre projection rend finalement Don Quichotte comme un véritable héros sauveur ?

Le chevalier et le fou communiquent dans la même identité dynamique, dans la collaboration entre la fière raison et l'imagination éthique infatigable de Don Quichotte, qui s'imagine savoir précisément comment distinguer le bien du mal. Les faits montreront sa grave erreur. En le rendant fou, la conscience textuelle de Cervantes le conduit sur le territoire de la totale précarité de la raison et de son pouvoir de jugement.

Cependant, Don Quichotte se présente à tous comme un conscient connaisseur et s'engage à corriger la déviation du monde par le mal, en imaginant sa récompense éternelle – l'immortalité de la gloire, atteinte uniquement lorsqu'il devient lui-même un être fictif. Cervantes ouvre le chemin à toutes ces questions et il invite chaque lecteur à décider qui est Don Quichotte pour lui, marquant ainsi la compatibilité ou l'incompatibilité de chaque esprit avec l'énergie influente du *visionnaire* qui demande impérativement de vivre dans l'esprit de l'autre et de le changer, mais aussi de l'apprendre à produire à son tour le même genre d'influence.

L'intériorité de Hamlet ressemble à celle de Don Quichotte, elle opère avec toutes les représentations par lesquelles l'homme chrétien comprend le monde. Pas de coïncidence, l'histoire commence par l'émergence d'un esprit, c'est-à-dire d'une entité à travers laquelle la simple invocation de Shakespeare montre sans aucun doute que pour ses héros, il existe deux mondes : un monde *visible* - matériel, intelligible aux sens et à la raison, destiné à l'homme. Et un monde *invisible* - immatériel et à peine intelligible ou inaccessible aux sens et à la raison, habité par des anges, des esprits, mais aussi des démons. Cependant, ce monde *invisible* devient parfois visible.

Un tel moment est l'apparition de l'esprit. Le monde invisible se situe au-delà de la réalité terrestre dans laquelle l'homme évolue, mais il communique subtilement avec lui. Le contexte dans lequel se déroule le drame de Hamlet est souligné par cette communication et l'opposition que fait Marcellus, l'ami de Hamlet, entre la nuit de l'apparition de l'esprit et la nuit de Noël, de la naissance de Jésus-Christ.

La venue de l'esprit du roi mort est une chose néfaste pour le pays, selon les mots d'Horatio. Inquiet, Marcellus rappelle à Horatio et Bernando qu'un tel événement prouve la présence d'un mal qui aurait pénétré dans le pays : « Il y a quelque chose de pourri dans l'empire du Danemark. » (Shakespeare : 32). Pourquoi ? Selon la foi des chrétiens et pas

BDD-A31657 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:37 UTC)

seulement des leurs, le retour de l'âme d'un homme qui a quitté le monde du *visible* dans le monde de *l'invisible* est dû à un fait grave, égal à un péché catastrophique.

Au contraire, la nuit de la Naissance du Sauveur est le moment où tous les esprits ennemis de l'homme perdent leur pouvoir, disparaissent, lorsque l'espace nocturne devient un lieu protégé, le cosmos lui-même ne génère plus de coups fatals et le monde est chargé de sainteté et de beaucoup de miséricorde divine, comme le dit Marcellus : « On dit qu'aux approches de la saison où l'on célèbre la naissance du Sauveur, l'oiseau de l'aube chante toute la nuit ; et alors, dit-on, aucun esprit n'ose s'aventurer dehors. Les nuits sont saines ; alors, pas d'étoile qui frappe, pas de fée qui jette des sorts, pas de sorcière qui ait le pouvoir de charmer ; tant cette époque est bénie et pleine de grâce ! » (Shakespeare : 10)

La parole de Marcellus évoque la communication troublante entre le *visible* et *l'invisible*, *d'ici* et *d'au-delà*. Marcellus laisse entendre que l'époque « bénie et pleine de grâce » est une bénédiction rare, car le reste du temps, le mal circule et la raison doit être vigilante et éveillée pour se défendre et ne pas être trompée.

Mais l'émergence de l'esprit du roi défunt de Danemark montrerait la menace imminente d'un mal caché, d'un mal pervers, bien plus destructeur et plus dangereux que toutes ses formes auxquelles l'homme est habituellement confronté. Son crime et sa vengeance ne sont que le contexte de la manifestation d'un mal catastrophique. Le langage de Shakespeare est allégorique. Le mal va s'installer dans l'homme intérieur de Hamlet et il va contaminer tout le monde dans son mouvement.

L'esprit de Hamlet et des autres héros de l'histoire se situe à l'horizon de la transcendance. Et la transcendance a une signification chrétienne pour eux. Tout le monde sait qu'il existe *un au-delà* de la limite de ce que les sens et la raison peuvent percevoir, mais aussi que des bonnes et des mauvaises présences se déplacent *ici* et *au-delà*. Tout le monde sait qu'il y a Dieu et que le *visible* et *l'invisible* appartiennent au monde de Dieu. Tout le monde connaît Jésus-Christ. Je veux dire que tous ont un esprit chrétien, puisqu'ils agissent avec des croyances, des jugements, des identifications chrétiennes, mais surtout avec une transcendance chrétienne, par laquelle ils s'évaluent eux-mêmes, se valorisent et analysent tout ce qui leur arrive, peu importe si leurs choix sont ou non conformes aux lois chrétiennes.

Provoqué par le roi Claudius, Hamlet dit qu'il porte en lui-même quelque chose d'invisible. Il sait qu'il est habité par une énergie qu'il peut difficilement contrôler, déclenchée par la mort de son père. La voix du roi fratricide est utilisée par Shakespeare, paradoxalement, pour faire entendre la morale chrétienne qui interdit la douleur du suicide, le rejet de la mort de l'être aimé, la non-acceptation de la décision divine : « …mais persévérer dans une affliction obstinée, c'est le fait d'un entêtement impie » (Shakespeare : 15), le nouveau roi prévient Hamlet.

Le défi de la Divinité commence désormais : « c'est une douleur indigne d'un homme ; c'est la preuve d'une volonté en révolte contre le ciel, d'un cœur sans humilité, d'une âme sans résignation, d'une intelligence simple et illettrée. » (Shakespeare : 15)

Claudius accuse Hamlet d'une faiblesse indigne pour un homme, d'immaturité, mais surtout de mettre sa volonté au-dessus de la volonté de Dieu, acte par lequel la raison humaine se sépare de la Divinité.

Choisir sa volonté au lieu de la volonté divine est le premier pas fait pour s'assumer soi-même comme démiurge. Hamlet semble être un tel rebelle, lui montre Claudius avec autorité, sans le ménager du tout. La mort doit être acceptée, car elle fait partie de la condition humaine, dans l'ordre de la nature et des choses : « Car, pour un fait qui, nous le savons, doit nécessairement arriver, et est aussi commun que la chose la plus vulgaire, à quoi bon, dans une opposition maussade, nous émouvoir à ce point ? Fi ! c'est

BDD-A31657 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:37 UTC)

une offense au ciel, une offense aux morts, une offense à la nature, une offense absurde à la raison, pour qui la mort des pères est un lieu commun et qui n'a cessé de crier, depuis le premier cadavre jusqu'à l'homme qui meurt aujourd'hui : Cela doit être ainsi ! » (Shakespeare : 15-16)

Pourquoi Claudius, le tueur, exprime-t-il la pensée chrétienne à l'horizon de laquelle se déroulera toute l'histoire de Hamlet ? Shakespeare veut montrer une chose claire : tous les esprits des personnes impliquées sont formés dans le sens de la connaissance des lois chrétiennes. Mais le choix de les suivre ou non appartient à la conscience de la personne. Hamlet peut encore revenir de son chagrin rebelle et positionner sa conscience différemment : « Nous vous en prions, jetez à terre cette impuissante douleur, et regardez-nous comme un père. » (Shakespeare : 16) Le refus d'accepter l'ordre divin est une fin intérieure en soi qui ne peut porter aucun fruit, dit Claudius. Hamlet va s'entêter à prouver le contraire.

La position éthique de Hamlet envers le monde est clairement définie depuis le début des événements. Hamlet rencontre le nouveau couple royal après la mort inattendue de son père : l'oncle de Hamlet, le nouveau roi Claudius, et la reine Gertrude, sa mère. Il les regarde d'un air effrayé et dégoûté, malgré l'affection avec laquelle ils essaient d'atténuer ses souffrances visibles, associées apparemment uniquement à la disparition du père. Mais Hamlet, qui ne sait toujours rien du meurtre commis contre son père, a des souffrances bien plus dévastatrices.

Voici ce que dit le jeune prince danois à propos de la transformation rapide de sa mère, qui vient de se remarier, moins d'un mois après le décès de son premier mari, qu'elle semblait aimer d'un amour passionnel : « Ah ! si cette chair trop solide pouvait se fondre, se dissoudre et se perdre en rosée ! Si l'Eternel n'avait pas dirigé ses canons contre le suicide !... ô Dieu! ô Dieu ! combien pesantes, usées, plates et stériles, me semblent toutes les jouissances de ce monde ! Fi de la vie ! ah ! fi ! C'est un jardin de mauvaises herbes qui montent en graine ; une végétation fétide et grossière est tout ce qui l'occupe. Que les choses en soient venues là ! » (Shakespeare : 16-17)

Hamlet exprime son dégoût pour la « chair », égal au dégoût et à la répulsion pour le corps, pour la sexualité, pour la matière. *La chute au mondain* de l'être impur lui provoque également de la colère, du rejet et de la haine. Et en plus, l'être déchu est sa mère elle-même. Il y a chez Hamlet, dès le début, une violence d'émotion qui expose l'esprit à atteindre ses propres limites de compréhension et d'acceptation de la souffrance.

Et Hamlet ne va pas dans le sens de se soumettre à la raison de son émotion violente, mais il va dans la direction opposée, pour la cultiver et l'exacerber au-delà du seuil de l'acceptabilité et de la normalité. L'émotion violente est peu ou pas du tout montrée aux autres. La violence de la vie n'est pas une manifestation extérieure, mais elle prend le chemin inverse, celui de l'internalisation. Elle est véhiculée dans l'esprit de Hamlet et constitue l'énergie noire à partir de laquelle toute la vengeance de Hamlet prend de l'ampleur.

Le péché de sa mère est celui de l'oubli et de l'instabilité, du manque de foi. La mère tombe dans la cécité de la « chair ». La mère est l'être qui trahit. Hamlet se souvient qu'entre son père et sa mère, il semblait y avoir un amour non corrompu, destiné à l'éternité : « Un roi si excellent ; qui était à celui-ci ce qu'Hypénon est à un satyre ; si tendre pour ma mère qu'il ne voulait pas permettre aux vents du ciel d'atteindre trop rudement son visage ! Ciel et terre ! faut-il que je me souvienne ? Quoi ! elle se pendait à lui, comme si ses désirs grandissaient en se rassasiant. Et pourtant ! En un mois... » (p. 17)

C'est un besoin impératif de son esprit de purification, qui ne s'oriente pas vers le sacrifice, l'ascèse ou la retraite. Après une analyse minutieuse et simple, le dégoût de la matière polluée n'a rien de l'attitude du chrétien envers la faiblesse de la chair. Hamlet ne

BDD-A31657 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:37 UTC)

montre pas la nécessité de se retirer dans la contemplation et la prière. Au contraire, comme il le fait remarquer tout seul, il a une poussée en contradiction totale avec l'éthique chrétienne : il invoque le suicide.

À travers Hamlet, Shakespeare montre comment la focalisation sur soi-même annule tout le pouvoir de la mémoire chrétienne sur l'homme intérieur. Hamlet oublie rapidement l'enseignement dans lequel il avait été élevé, il l'attaque et s'assoit au centre de son monde, en s'attribuant le rôle de démiurge révolutionnaire. Il décide de devenir fou pour pouvoir instaurer un nouvel ordre. Mais l'anarchie installée dans son homme intérieur se venge, attaque celui qui l'a provoquée, comme un destin apocalyptique.

La modernité est le temps historique des visionnaires comme Don Quichotte et des révolutionnaires comme Hamlet. Shakespeare et Cervantes annoncent une modernité basée sur l'énergie du changement et du salut par le biais de l'homme. Mais la conscience textuelle de Cervantes et de Shakespeare avertit le lecteur attentif que l'homme ne peut être son propre sauveur. Le visionnaire Don Quichotte et le révolutionnaire Hamlet échouent sur leur chemin démiurgique. Leur homme intérieur est limité et précaire. Il produit un travail inachevé. Il ne peut pas soutenir la transformation du monde par son énergie, mais il peut le conduire à l'anarchie, à l'illusion, à la déception et à la souffrance.

À travers l'homme intérieur de Hamlet, Shakespeare anticipe le dégoût de l'homme envers l'homme, depuis la fin de la modernité et donc la fin de tout humanisme. Hamlet et sa philosophie nihiliste, la chute dans la matière, ainsi que la répulsion envers l'être matériel et l'incapacité de voir l'homme au-delà de la matière, malgré la mémoire chrétienne oubliée, font apparaître, quatre cents ans plus tôt, le posthumanisme : la fin de l'histoire et la fin de l'homme demandé par l'idéologie posthumaniste actuelle.

Don Quichotte, le sage des bonnes intentions, résume allégoriquement l'esprit utopique de la modernité, les expériences de tant de visionnaires (fous) qui voulaient reconstruire le monde selon leurs idées en ce qui concerne le bien. Ainsi, Hamlet et Don Quichotte se concentrent prophétiquement sur la modernité démiurgique qui les suit et montrent avec précision le chemin irréversible des choix faits par l'homme intérieur qui cultive les *têtes sauvages* et laisse dormir les *têtes pacifiques*.

Sitographie :

ARISTOTE, *Poétique*, disponible en ligne : http://www.documentacatholicaomnia.eu/03d/-384_-322,_Aristoteles,_Poetique,_FR.pdf

CERVANTES Saavedra, Miguel de, *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, tome I, disponible en ligne : http://51.15.8.90/ebook/pdf/cervantes_don_quichotte_1.pdf

CERVANTES Saavedra, Miguel de, *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, Tome II, disponible en ligne : https://beq.ebooksgratuits.com/cervantes/Cervantes-2.pdf

HOMÈRE, *L'Odyssée*, disponible en ligne : http://www.crdp-strasbourg.fr/je_lis_libre/livres/Homere_Odyssee.pdf

KANT, Immanuel, *Critique de la raison pure*, disponible en ligne : http://www.prepagrandnoumea.net/hec2015/TEXTES/KANT%20Critique%20de%20la%20raison%20pure%20Prefaces%20et%20introduction.pdf

PLATON, *Apologie de Socrate*, disponible en ligne : http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/old2/file/platon_apologie.pdf

PLATON, La *République*, disponible en ligne : http://ugo.bratelli.free.fr/Platon/PlatonRepublique.pdf

SHAKESPEARE, *Hamlet*, disponible en ligne : https://pitbook.com/textes/pdf/hamlet.pdf

BDD-A31657 © 2020 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:37 UTC)